

LES REPRÉSENTATIONS DES “JEUNES DE BANLIEUE” DANS L'ÉMISSION SPORTIVE STADE 2

LES STÉRÉOTYPES ONT LA VIE DURE

PAR

Grégory DERVILLE

Maître de Conférences à l'Université de Lille II

En dépit de sa diffusion extrêmement large et de la variété des programmes qu'elle propose, la télévision reste un terrain mal connu par la science politique*. Ce texte se situe dans le cadre d'une recherche qui vise à combler cette lacune en prenant notamment pour objet les programmes de divertissement. Ces émissions diffusent en effet des stéréotypes, des systèmes de valeurs, des modèles de pensée et d'action, qui renvoient à l'évidence au politique comme mode de gestion des conflits qui traversent le corps social. Elles peuvent alors nous en apprendre, et elles ont aussi une incidence sur la manière dont la société “fonctionne”, sur les rapports de pouvoir en son sein, sur les valeurs qui y circulent, sur la façon dont naissent et se solidifient des identités collectives, ou encore sur les voies par lesquelles des groupes ou des “causes” accèdent à l'espace public.

L'émission sportive *Stade2* entre tout à fait dans un tel cadre. Diffusée chaque dimanche sur France 2 entre 17h50 et 18h45, cette émission, qui propose une alternance d'images, d'interviews et de commentaires ayant trait à l'actualité sportive, a rassemblé de septembre 1994 à juin 1995 entre 1,8 et 5,2 millions de téléspectateurs, dont une forte proportion d'hommes et de personnes âgées (source Médiamat). Or, contrairement à ce qu'un suivi inattentif pourrait laisser penser, son contenu est loin d'être dépourvu d'implications

*. Je remercie pour leur lecture attentive et leurs suggestions Isabelle Charpentier, Jacques Gerstlé, Olivier Ihl, Bernard Miège et Erik Neveu.

idéologiques. Les "faits de société" figurent parmi les enjeux explicitement politiques ou sociaux que *Stade2* se permet parfois d'aborder¹. Notre but est d'étudier la façon dont ce thème est alors traité : en quoi le discours tenu par les journalistes de *Stade2* se démarque-t-il de discours médiatiques plus "légitimes", comme le journal télévisé ? Autrement dit, est-ce que le politique est traité différemment lorsqu'il est traité "ailleurs" ? On fait ici l'hypothèse que le statut relativement marginal des journalistes sportifs dans le champ journalistique leur laisse une marge de jeu dont ils peuvent profiter pour porter sur les "jeunes de banlieue" un regard "différent" — ce qu'ils revendiquent².

Ceci oblige bien entendu à situer *Stade2* dans le "bain médiatique" qui l'entoure. Lorsqu'ils abordent le sujet, les journalistes de l'émission sportive le font à l'intérieur d'un cadre de référence tracé par "les médias"³ à propos des "jeunes de banlieue", que ce soit d'ailleurs pour le cautionner ou pour tenter de le mettre en cause. On ne s'attardera pas sur les grandes lignes de ce cadre de référence, qui ont déjà été soulignées ailleurs⁴. Signalons simplement qu'il tend à assimiler "la banlieue" à la délinquance, à la violence (avec l'image de la "guérilla urbaine"), à la drogue ou au repli communautaire. Ces représentations de la banlieue comme un "ghetto", qui s'alimentent aux préjugés d'une large partie du public, contribuent en retour à les renforcer en les présentant comme conformes à "la réalité". Ainsi s'enclenche une "spirale de stigmatisation" défavorable à la banlieue et à ses jeunes habitants⁵, et dont les effets se mesurent sur le plan matériel — difficultés à trouver un emploi pour les jeunes de ces cités, exode de nombreux employeurs et de certaines familles...

Les réactions souvent indignées des habitants de ces cités "mal famées" pour avoir fait la une des médias montrent qu'ils sont bien sensibles à ce procès de stigmatisation. A plusieurs reprises, des reportages jugés "offensants" ou "réducteurs", voire tout simplement bidonnés (plusieurs cas dans *La*

1. Cette formule tend certes à occulter l'existence de situations très contrastées entre les "grands ensembles" (par exemple selon qu'ils disposent ou non du label DSQ), ainsi que la diversité de conditions, de ressources et de perspectives qui caractérise cette situation d'indétermination qu'est "la jeunesse" (cf. Gérard Mauger). On la conserve cependant, en précisant qu'elle renvoie ici aux jeunes habitants des "cités difficiles" qui sont en attente d'une position sociale stabilisée, qu'ils soient au chômage, en stages de formation ou en contrats précaires.

2. On parle ici de statut relativement marginal, car en pleine évolution et en voie de légitimation. De plus en plus valorisé dans les écoles et les rédactions, le journalisme sportif permet à ses membres d'exprimer des points de vue personnels avec une liberté qui reste peu accessible à leurs collègues des services "info-géné", et il autorise des promotions rapides (cf. le cas de Patrick Chêne, devenu présentateur du journal de 13 heures de France 2).

3. Expression là aussi simplificatrice... mais il s'agit seulement ici de dégager une tendance générale, celle qui "donne le ton".

4. Cf. notamment Bachmann et Basier (1989), Champagne (1993) et De Lataulade (1995), dont les travaux complètent nos propres observations.

5. Le stigmatisme est ici défini comme un signe (d'appartenance, d'identification), socialement désigné, et qui confère à ceux qui le portent "une identité sociale dévalorisée". Sur les usages et la "maniabilité" du stigmatisme, cf. Goffman (1975), ainsi que la lecture qu'en proposent Bachmann et Basier (1989, pp. 56-64).

Marche du siècle ou *La Preuve par l'image*), ont suscité des protestations souvent relayées par les élus (vagues de lettres et de coups de téléphone, pétitions...), qui expriment leur colère de voir leur cité "cataloguée" comme étant "à problèmes". On a vu alors certains journalistes tenter de porter sur la banlieue "un autre regard", dirigé vers "les initiatives", "l'espoir" ou "la solidarité" : sur France 3, le magazine *Saga-cités* se donne ainsi pour but de "rendre la parole aux habitants des banlieues qui d'ordinaire ne l'ont pas".

I - STADE 2, OU L’AFFIRMATION D’UNE STRATÉGIE DE “DÉMARQUAGE”

Plusieurs journalistes de *Stade2* disent partager ce souci de rompre avec les représentations stéréotypées et stigmatisantes de la banlieue. Leurs trajectoires sociales et professionnelles peuvent les inciter à se sentir "intéressés" par le traitement de ce thème. Dominique Le Glou, par exemple, est né et vit encore aujourd'hui à l'îlot Carnot, une cité de Stains en Seine-Saint-Denis, où sa femme est institutrice. Se définissant comme un "enfant de la banlieue", revendiquant cette appartenance ("Moi je vis en banlieue depuis que je suis né"), il démontre un fort attachement aux modes de socialisation qu'il y a connus. Il est par ailleurs titulaire d'un DES en économie du travail, ce qui le prédispose à afficher une posture de recul par rapport à l'actualité, ce que beaucoup de journalistes sportifs, souvent issus du sport de haut niveau, ne sont pas forcément désireux ni capables de faire. Ancien délégué du personnel du SNJ entre 1986 et 1992, il partage enfin au service des sports un bureau avec l'un des syndicalistes les plus actifs de France 2, Alain Vernon.

Etant donné ce profil social, géographique, culturel et politique que D. Le Glou labellise lui-même comme étant "de gauche", il n'est guère étonnant de l'entendre juger "catastrophique" la façon dont les médias parlent de la banlieue ("J'en ai marre d'entendre dire : «La banlieue, c'est que de la merde»"⁶), et affirmer qu'il souhaite renvoyer d'elle "une autre image". A l'intention de ceux qui y vivent, il entend "montrer ce qui est positif dans ce qui se fait en banlieue. Il y a plein de choses qui se passent d'extraordinaire, des jeunes qui s'investissent, de l'entraide... Mais ça les médias n'en parlent pas ! Alors il faut un peu rééquilibrer les choses. La banlieue a des vertus, et j'essaye de les montrer". D. Le Glou espère aussi entamer les stéréotypes négatifs accolés à la banlieue et à ses jeunes habitants, montrant là encore un ancrage "à gauche" affirmé : "Montrer aux petits vieux qui lisent France-Soir tous les jours qu'en banlieue, y'a pas que des voyous, y'a pas que le black qui vous assomme au coin de la rue ou l'arabe qui vous pique votre sac"⁷.

6. Entretien avec l'auteur (avril 1996). Toutes les citations de D. Le Glou sont extraites de cet entretien.

7. On trouve des motivations similaires chez F. Marotto. Ce reporter est en effet prédisposé à s'intéresser au rôle du sport dans ce qu'il appelle les "milieux complètement défavorisés", pour plusieurs raisons : son passé de fils d'immigré espagnol, son amitié avec des "copains"

Sans avoir ce profil assez atypique de journaliste sportif "engagé", d'autres journalistes de *Stade2* ont parfois parlé des "jeunes de banlieue". Mais à étudier leur trajectoire universitaire et professionnelle⁸, et à visionner leurs reportages, on constate que la motivation qui sous-tend le traitement de ce sujet est pour eux toute autre : il s'agit plutôt de suivre les recommandations de la direction des programmes quant à un nécessaire rajeunissement de l'audience. Décidé en 1995, ce "relookage" de *Stade2* se traduit par un changement de décor (présence d'un public dont on sollicite les applaudissements...), de présentateur (arrivée d'un jeune transfuge de Canal+, Pierre Sled), et d'horaire (pour faire de la place à *Déjà dimanche*, le talk-show de Jean-Luc Delarue). Il se traduit aussi par la naissance d'une rubrique "fun", "*consacrée aux activités qui font un malheur chez les jeunes*", et que le nouveau rédacteur en chef Pierre Salviac présente ainsi : "*La génération que j'appelle la génération McDo n'a pas trop de raisons de nous regarder. A nous de les faire venir en trouvant le ton juste*". Pour remplir cette rubrique "fun" et tenter de rajeunir l'audience, plusieurs reportages sur les sports dits "de jeunes" sont confiés à des journalistes ayant récemment intégré le service des sports, parfois stagiaires ou pigistes : la rédaction les envoie en banlieue parce qu'elle espère, en faisant traiter des sports "jeunes" par de jeunes journalistes qui filment et donnent la parole à des jeunes, attirer un public de jeunes.

On assiste donc dans *Stade2* à la combinaison de deux facteurs qui concourent à faire des "jeunes de banlieue" un thème abordable pour l'émission sportive : un souci affiché de donner de la banlieue une "autre image", et une logique économique de recherche d'audience. Sans perdre de vue le second de ces facteurs, il convient ici de voir si et dans quelle mesure le souci affiché par les journalistes de *Stade2* de "réhabiliter" les "jeunes de banlieue" se traduit à l'écran. On étudiera plusieurs reportages diffusés au cours de la saison 1995-96, à propos notamment de la boxe, du football, du skateboard ou du basket des rues¹⁰.

(suite note 7) dont il raconte qu'ils sont tombés dans la délinquance et qu'ils ont pour certains fait "*de la taule*", et enfin le fait qu'il réside à Gagny, "*à 300 mètres d'une cité*". Il souhaite alors, quand l'actualité lui en offre le choix, "*montrer ce qu'on peut faire avec la boxe pour sortir ces mômes de l'oisiveté, qui est quand même l'origine des conneries qu'ils font*".

8. Loin du modèle de l'ancien sportif "reconverti" dans les médias, ce sont de jeunes diplômés du supérieur pour lesquels le sport est un moyen parmi d'autres de faire carrière dans le journalisme. T. Clopeau, par exemple, est licencié en droit, diplômé de l'Institut Professionnel du Journalisme, et il a d'abord présenté les flashes d'information de SkyRock et NRJ, avant de venir au sport "par hasard" à la suite d'un stage à France 2.

9. *Le Parisien*, 9/9/95. On note la tendance à faire de "la jeunesse" une "génération" cohérente au moins par son mode de vie et de consommation. F. Marotto effectue un raccourci similaire à la fin d'un reportage sur la boxe en banlieue : "*Chambreaux, réceptifs à la pub, marqués par les stars : c'est la génération qui arrive*".

10. Les reportages retenus dans notre corpus concernent les sujets suivants : le football de la banlieue nord de Paris (Alexandre Boyon, reporter, 25/2/96) ; le skate-board (Christelle Ballestréro, pigiste, 25/2/96) ; le footballeur Sylvain Wiltord (Dominique Le Glou, chef de service, 3/3/96) ; la boxe en banlieue (Francis Marotto, reporter, 14/7/96) ; le boxeur Hassine Chérifi (Francis Marotto, 13/10/96) ; le roller-blade (Thierry Clopeau, reporter) ; le basket de rue (Yann Lavois, reporter). Ces sujets donnent tous lieu à une présentation en plateau, et ils sont souvent suivis d'un débat avec le présentateur et / ou un invité.

Ces reportages, qui durent chacun 2 minutes 30, sont peu fréquents : on en compte 7 au cours de la saison, c'est-à-dire en moyenne un toutes les cinq semaines, alors que *Stade2* diffuse une dizaine de sujets chaque dimanche, sans compter les plateaux et les comptes-rendus de l'actualité. Mais ce corpus restreint n'en est pas moins fort significatif : affleure en effet, dans le contenu des reportages retenus, une image des "jeunes de banlieue" dont on verra qu'elle est moins spécifique que ne le disent leurs auteurs. Ce corpus est enfin complété par les discours tenus lors de la venue sur le plateau du Ministre de la Jeunesse et des Sports Guy Drut, le 3 mars 1996.

II - UN "AUTRE REGARD" SUR LA BANLIEUE ?

A première vue, *Stade2* présente plusieurs éléments de décalage par rapport à la "vision médiatique" des "jeunes de banlieue". En premier lieu, la plupart des reportages retenus prétendent explicitement renvoyer d'eux "une autre image". Le reportage de D. Le Glou sur le footballeur S. Wiltord, issu de la cité des Fauvettes à Neuilly-sur-Marne, est ainsi annoncé comme "*une histoire positive sur la banlieue*". Quant à F. Marotto, il veut montrer un regard "*un peu particulier*" sur la banlieue avec un sujet qui donne la parole à de jeunes boxeurs et à leur entraîneur. Ce sujet reprend en outre, comme plusieurs autres, un discours qui valorise de façon explicite le métissage ou, dans un langage plus neutre, les "différences" : "*Respect des différences, car loin de te léser ces différences t'enrichissent. Richesse inhérente au sport*". Cet imaginaire du sport comme égalisateur des conditions, vecteur de rapprochement entre les peuples, les religions ou les ethnies (comme si les athlètes pouvaient laisser leurs appartenances au vestiaire), se confond ici avec celui du sport comme école de la vie : "*Goût de l'effort, respect de l'ordre*" ("*car en boxe, tu provoques avant, tu attaques dans les règles pendant, mais surtout, tu respectes tout du long*"), voilà ce que la boxe est censée apprendre aux jeunes des cités. Dans le même sens, le "Raid Aventures", qui permet à "700 jeunes défavorisés" de s'adonner au VTT, à l'escalade ou au canoë, est censé leur "*apprendre l'esprit d'équipe et le goût de l'effort*" — ce qui sous-entend implicitement qu'ils ne les connaissent pas (13/10/96).

Par ailleurs, les jeunes interrogés et mis en scène mettent en œuvre des stratégies de "retournement de stigmaté" en assumant avec une fierté affichée des attributs qui marquent leur appartenance au monde de "la banlieue" — qu'il s'agisse du langage (vocabulaire, prononciation, verlan), des vêtements (bonnets, casquettes, doudounes) ou des gestuelles "viriles". Quand le président de "Noisy-Banlieue 93", Jamel Sandjak, est interrogé sur l'éventualité de voir ce club de football jouer au futur Stade de France, il répond qu'il est très attaché à l'image de "*représentant de la banlieue en Seine Saint-Denis*", et que le club devra en rester le "*porte-drapeau*"¹¹ — effort pour convertir en ressource ce qui est socialement considéré comme un stigmaté.

11. Cette déclaration n'est pas sans évoquer le slogan des supporters de l'Olympique de Marseille ("Fiers d'être marseillais"), qui se prévalent de ce qui leur est reproché par les

Une telle stratégie gagne aussi à être analysée à travers le prisme fourni par un courant récent de la sociologie des médias, très vivace en Amérique latine¹², et qui insiste sur les luttes entre les différents "fronts culturels" dans le champ médiatique. "Les régionalistes", "les homosexuels" ou "les femmes" sont ici décrits dans leurs efforts pour voir leurs particularités (symboles, culture, langage, musiques) d'abord tolérés, puis reconnus et éventuellement valorisés par les dominants. Assumer ces particularités, en assurer une large diffusion par le biais de journaux, de radios et de manifestations, c'est pour ces groupes se donner les moyens de pénétrer peu à peu une sphère publique qui leur est au départ réticente ou hostile (White, 1992, p. 113-116). On voit à l'œuvre un mouvement de ce type lorsque des chanteurs de rap emportent une Victoire de la Musique en raillant ceux qui les méprisent (cf. les marseillais *I am* et *Massilia sound system*), lorsqu'une mode vestimentaire issue des cités (les pantalons ultra-larges) en franchit les limites, et aussi lorsqu'une origine de banlieue est assumée par des sportifs comme une ressource dans le cadre de *Stade2*.

Il y a plus : cette fierté assumée par les habitants de banlieue est à la fois encouragée et "prise en charge" par les journalistes de *Stade2*. Elle est encouragée lorsqu'un sujet est construit en entier autour de l'idée selon laquelle la solution "*naturelle*" pour occuper le Grand Stade après la Coupe du monde de football de 1998 serait l'arrivée d'une "*équipe des banlieues*", qui serait appelée à en devenir le "*symbole*". Elle est aussi (parfois) endossée par les journalistes eux-mêmes. Dans son sujet sur le skate-board, par exemple, C. Ballestréro se présente vêtu d'un sweat-shirt orange à capuche sur lequel on peut lire le mot "street", et on la voit marcher le long d'un mur de briques dont elle signale avec amusement les tags à l'attention des téléspectateurs. Le souci de manifester une (certaine) sympathie à l'égard de "la banlieue" se traduit aussi par le choix très fréquent, pour accompagner les reportages, de musiques prises dans le répertoire des "enfants de la banlieue", sur une palette qui va du rap au raggamuffin et de MC Solaar à Alliance Ethnik. Le vocabulaire employé va parfois dans le même sens, surtout dans la bouche des jeunes journalistes qui peuvent le plus facilement se permettre le recours à l'argot à l'antenne. F. Marotto décrit ainsi la "*galère*" que les jeunes de banlieue doivent endurer s'ils veulent pratiquer la boxe hors de Paris (quelques "*bornes*" après le "*périph*", et il n'y a plus de "*matos*"), et il parsème son sujet de vocabulaire "typiquement jeune" ("*Okay*", "*ça se frite*", "*genre*"). Bien plus, ce reportage est entièrement bâti sur un texte en voix off qui s'adresse à un jeune boxeur de banlieue sur le registre du tutoiement, choisi par le journaliste pour mettre en avant une certaine connivence (F. Marotto récidive quelques mois plus tard dans un sujet consacré au boxeur de la banlieue lyon-

(suite note 11) supporters du club rival, le Paris-Saint-Germain. Sur la contribution du football à la formation, la cristallisation et la théâtralisation des identités collectives, cf. Bromberger (1995).

12. Cf. notamment les travaux de Jorge Gonzales et Jesus Martin-Barbero, et l'introduction de White (1992).

naise Hassine Chérifi)¹³. Du vocabulaire aux décors en passant par les commentaires, les musiques et parfois les vêtements des journalistes en tournage, tout atteste donc le souci d'endosser et de mettre en valeur les traits qu'ils considèrent comme distinctifs des "jeunes de banlieue".

Un indice supplémentaire de la volonté des journalistes de *Stade2* de porter sur les jeunes de banlieue un "autre regard" est la valorisation du thème de "l'inclusion par le sport", opposé à la topique de "l'exclusion" ou du "désespoir". Plusieurs reportages sont construits autour de l'idée selon laquelle le sport peut permettre aux jeunes des "cités défavorisées" de trouver leur place dans la société française, ce qui est présenté comme une source d'"espoir". Le jour où le reportage sur le footballeur S. Wiltord est diffusé, la présence de Guy Drut sur le plateau donne lieu à une cristallisation de cette thématique. Lorsque le présentateur P. Sled lui demande s'il ne faudrait pas mettre en place "une politique plus ou moins générale au niveau de la ligue ou de la fédération" pour offrir à "tous ces jeunes" la "possibilité" que représente le football¹⁴, le Ministre répond en effet : "Le sport est un vecteur d'intégration, d'insertion, extraordinaire, on l'a bien vu dans les exemples que vous nous avez montrés. J'essaie au maximum de valoriser cette politique d'intégration et d'insertion, et c'est pris en compte par le Gouvernement, puisque dans le pacte de relance pour la ville il y a un gros secteur qui est réservé au sport. Et l'exemple de ce garçon est fantastique, la dernière image est extraordinaire, pleine de symboles"¹⁵. L'émission sportive est ici utilisée par le Ministre comme un relais par lequel il tente de faire passer un discours sur les effets (attendus ou espérés) d'une politique publique.

Il existe une nette adéquation entre ce discours promotionnel des efforts de la puissance publique pour réguler par le sport le "problème des jeunes de banlieue" (opération des *mille clubs* de 1970 à 1975, opération *J-Sports* de 1991 à 1993), et le discours tenu par les reportages de *Stade2* sur le thème de

13. Si le choix du registre du tutoiement dénote un souci de complicité à l'égard des "jeunes de banlieue" peut-être mis en scène, il fait aussi partie du procès de dévalorisation qu'il veut dénoncer. Il n'est pas innocent que ce soient des "jeunes maghrébins de banlieue" qui soient ainsi apostrophés, alors que les "autres" sportifs (y compris ceux qui ont avec certains journalistes sportifs des liens d'amitié qui les conduisent à utiliser hors antenne le tutoiement) se voient presque toujours proposer l'usage du "vous", plus distant mais aussi plus respectueux ou moins condescendant.

14. Parmi les autres figures emblématiques souvent mises en avant dans *Stade2*, on peut citer Luis Fernandez, immigré espagnol, issu de la cité des Minguettes dans la banlieue lyonnaise, et devenu entraîneur du Paris-Saint-Germain, ainsi que Mustapha Sonko, basketteur de Levallois. A propos de ce dernier, D. Le Glou explique : "On en parle beaucoup parce que c'est un emblème, c'est une figure charismatique, c'est quelqu'un qui vient de la banlieue et qui est devenu une vraie star du basket français. Et cet exemple on peut s'en servir, ça peut aider à l'intégration, ça peut aider à la venue des autres dans le sport professionnel..." Dans la rubrique basket en effet, Mustapha Sonko est l'un des rares joueurs à être quasi systématiquement cité, que son équipe ait gagné ou perdu.

15. Dans la dernière image en question, S. Wiltord demande aux jeunes de banlieues de "suivre (son) exemple", et dit espérer avoir "servi à quelque chose".

l'intégration par le sport. Une telle proximité indique que ces journalistes aspirent à se placer dans une position de relais entre l'État, le mouvement sportif et "les jeunes de banlieue". Aux premiers ils reprennent, sans le mettre en question, le "mythe coubertinien" du sport comme "égalisateur social", appelé à l'aide comme ultime solution quand les autres instances de socialisation ont échoué : on peut citer encore un sujet de D. Le Glou sur un "petit gars" de Gonesse qui, sorti de prison, a été réinséré "grâce au football" dans une petite équipe régionale. Mais d'un autre côté, les journalistes de *Stade2* se présentent volontiers comme les porteurs des doléances des "jeunes de banlieue", surtout de celles qui concernent des équipements sportifs de proximité — on pense ici à l'usage stratégique des médias par les gangs américains (Sanchez-Jankowski, 1994). Toujours vêtue de son sweat-shirt orange, encadrée par une dizaine de jeunes qui s'apprêtent à dévaler une "rampe", C. Ballestréro conclut ainsi son reportage : "*Le skate, ça plaît. Malheureusement, il n'y a pratiquement aucune installation indoor en France. Il faut absolument laisser ces jeunes pratiquer pendant l'hiver. J'espère que le message sera entendu par nos élus*". F. Marotto déplore quant à lui le "manque d'infrastructures" dont souffrent les jeunes boxeurs de banlieue, tandis que T. Clopeau s'exclame à propos du roller : "*En France actuellement il y a un problème de structures. C'est un appel du pied aux maires : construisez des rampes pour les roller-skaters !*"

Au total donc, le souci affiché par les journalistes de *Stade2* de montrer une image moins stigmatisante des "jeunes de banlieues" semble (à première vue) se traduire dans les faits. Au lieu de les présenter comme de "dangereux exclus", on insiste sur les voies qui peuvent leur permettre de s'insérer grâce au sport, on prend la défense de leur "différence", on met en valeur leurs stratégies de retournement de stigmaté, on présente leurs doléances comme légitimes et comme devant être entendues par la puissance publique, etc.

III - DES STÉRÉOTYPES QUI ONT LA VIE DURE

Mais peut-on dire pour autant que les journalistes de *Stade2* ont réussi à s'affranchir des représentations stigmatisantes des "jeunes de banlieues" ? Notons d'abord que certains de leurs pré-supposés sont pour le moins friables. Ainsi, le caractère marginal de "l'insertion par le sport" au regard de celle qui dérive du diplôme et surtout du travail n'est plus à démontrer : si le sport peut accompagner la dynamique d'insertion, il est rarement à son origine (Chobeaux, 1995 ; Parisot, 1992). L'entrée spectaculaire de sportifs issus de l'immigration dans le vedettariat (cf. les footballeurs Youri Djorkaeff et Zinedine Zidane, souvent invités dans *Stade2*) n'y change pas grand chose, hormis les mirages qu'elle suscite chez les jeunes qui rêvent d'atteindre à leur tour ce but (cf. Guttmann, 1995)... En insistant sur le nombre dérisoire de ceux qui réussissent grâce au sport et sur le rôle crucial de l'école, le champion olympique de judo Djamel Bouras montre qu'il a conscience de la violen-

ce symbolique que l'équation "banlieue = résultats sportifs" peut entretenir. "On n'est pas que des bourrins !", répond-il de façon révélatrice à la présentatrice du journal de 13 heures de France2, quand elle lui demande s'il est fier de représenter un "symbole" de la chance offerte par le sport aux "jeunes de banlieue". Or il est rarement fait mention du caractère dérisoire de "l'insertion par le sport" par les journalistes de *Stade2*, qui la présentent volontiers comme une panacée¹⁶ : seul F. Marotto avance que l'avenir "préoccupe" les jeunes boxeurs qu'il a rencontrés, et qu'ils souhaitent avant tout avoir "un bon boulot plus tard"...

On peut se demander par ailleurs si le souci de "retournement" ou de "valorisation" de stigmaté qui anime souvent les "jeunes de banlieue" interviewés dans *Stade2* (ainsi parfois que les journalistes qui leur donnent la parole), ne contribue pas en fait à les enfermer dans des stéréotypes qui continuent à être socialement tenus pour négatifs. La vision médiatique mainstream réduit "les jeunes de banlieue" à des caricatures, figés dans un rôle d'"exclus", "incompris", "abandonnés" à leur sort par la société, et naturellement revendicatifs et agressifs à son encontre. Le "regard éloigné" des journalistes les incite volontiers à opérer un "travail d'exotisation" en ne retenant que certains clichés censés plaire au public (Wacquant, 1994, p. 98). Un constat similaire peut être fait à propos de *Stade2*, quoique de manière atténuée. Dans le reportage sur S. Wiltord par exemple, plusieurs anciens camarades du jeune footballeur sont interviewés en bas de leur immeuble. Au passage de quelques policiers, l'un d'eux s'exclame, provoquant des rires bruyants : "C'est grâce à des mecs comme eux qu'il a appris à courir aussi vite". Certes, le commentaire se veut alors complice ("Et en plus ils ne manquent pas d'humour !"). Il reste qu'en choisissant d'insérer dans son reportage cette scène, retenue parmi plus de 2 heures de rushes, le journaliste contribue à asseoir la crédibilité du rapprochement entre "jeunes de banlieue" et problèmes avec la police. Quant au reportage de F. Marotto sur les jeunes boxeurs, c'est l'équation "jeunes de banlieues = violence" et le discours sur les "zones de non droit" qu'il reprend au détour d'une phrase lorsqu'il s'adresse ainsi à son jeune boxeur imaginaire : "Tu fais avec ce que tu as : tes poings (...), et tu génères tes lois". On assiste même parfois au retour des stéréotypes les plus stigmatisants dans des reportages qui sont pourtant construits autour de la volonté de présenter le visage favorable d'un "enfant de la banlieue". Dans son sujet consacré au boxeur Hassine Chérifi, F. Marotto affirme par exemple, reprenant la topique du sport rédempteur, que le sport est pour ceux qui grandissent en banlieue "le paravent le plus efficace contre l'ouragan

16. Même si D. Le Glou, en situation d'entretien, introduit lui-même cette nuance : "Je ne crois pas beaucoup à ces petites initiatives où on donne un peu de blé quand il y a un peu plus de problèmes que d'habitude, en croyant que ça va régler tout, un peu comme quand on emmenait des jeunes sur un voilier pendant un mois. Mais c'est pas la solution ! Ça serait bien plus important de leur donner du travail, des perspectives". Mais le format extrêmement restrictif des reportages diffusés dans *Stade2* amène ce journaliste à passer cette interrogation sous silence lorsqu'il présente S. Wiltord comme "un exemple" pour la jeunesse de banlieue...

«double D», *drogue et délinquance*» — le présentateur venait juste d'introduire ce sujet en décrivant H. Chérifi comme un jeune qui a "*grandi à l'ombre des cités lyonnaises et qui a bien tourné grâce à la boxe*"...

Sans aller jusqu'à ce type d'assimilation entre les "jeunes de banlieue" et la violence, la délinquance ou la drogue, plusieurs autres reportages présentent des jeunes exhibant un "pedigree" impeccable de "gosses de banlieue", avec une "panoplie" allant des baskets délacées à la casquette ou au bonnet de laine, aux expressions ("Mortel !") et aux mimiques (mains ouvertes et doigts tendus vers le ciel). Dans *Stade2* comme ailleurs, on est tenté de parler d'un "folklore de banlieue" pour désigner la tendance à réduire ces jeunes à quelques stéréotypes ou "typifications" certes présentés comme "marrants" ou "sympas", mais qui conduisent en définitive à les maintenir dans un statut marginal, un peu comme ces cancrenards qui, s'ils font l'admiration secrète de bon nombre de leurs camarades, n'en demeurent pas moins à la traîne. Tout se passe comme si les "jeunes de banlieue" qui apparaissent à l'écran tendaient à donner une image qui ne correspond pas seulement à ce qu'ils se sentent être, mais aussi à l'image que les autres ont d'eux-mêmes. Certes il s'agit sans doute là, on l'a vu, de l'élément d'une lutte pour la reconnaissance, et par ailleurs ces jeunes affirment assumer avec fierté ces attributs "typiquement banlieusards". Ne peut-on pas dire toutefois qu'ils sont tout autant "parlés" qu'ils ne parlent¹⁷ ? Une telle conclusion est probablement excessive. *Stade2* présente en effet parfois des jeunes en train de produire, avec leurs propres mots, un discours accusateur en direction non seulement des "Français moyens", mais aussi des médias eux-mêmes. C'est le cas par exemple de ce jeune boxeur pré-nommé Tahar : "*Zinedine Zidane, on dit que c'est un Français parce que c'est quelqu'un de bien. Mais ceux qui sont dans la rue ou dans les banlieues on dit «Beurs», «Arabes», «Noirs», on dit jamais «Français». Pourtant ils sont nés en France, ils sont comme lui !*". Il serait donc assez réducteur d'affirmer que les jeunes filmés et interrogés par les journalistes de *Stade2* ne peuvent en aucune façon "parler" eux-mêmes. Pour autant la limite est parfois ténue, dans le cadre d'une émission sportive comme dans celui de "l'info-géné", entre la stratégie de valorisation de stigmate déployée par les "jeunes de banlieue" qui y apparaissent, et leur auto-réduction à des "caricatures", figées dans leur rôle d'"exclus" et de "victimes".

Un autre indice achève de montrer à quel point les journalistes de *Stade2* ont du mal à se défaire des représentations stigmatisantes de la banlieue et de ses jeunes habitants, en dépit de leur discours volontariste : il s'agit du retour dans l'émission, comme un leitmotiv, de l'expression "s'en sortir", sans cesse utilisée à propos des jeunes qui "réussissent" grâce au sport, le plus souvent

17. Patrick Champagne a repéré, dans de nombreux reportages télévisés consacrés à la banlieue, la tendance de certains jeunes à parler d'eux-mêmes à la troisième personne ("*Les jeunes ils veulent...*"), qui plus est en récitant souvent un "discours d'emprunt" qui leur est largement "soufflé" par le discours ambiant sur le "mal des banlieues", et qui reprend pour une bonne part le regard dominant que les médias portent sur eux (Champagne, 1993, pp. 68-74).

en entamant avec succès une carrière professionnelle. Selon D. Le Glou, S. Wiltord vit aujourd'hui un "conte de fées", une "histoire merveilleuse", mais il a bien conscience du fait qu'il a eu "beaucoup de chance" de s'en sortir. Pressé de dire ce que son enfance en banlieue lui a appris, le footballeur répond que cela lui a servi à "s'endurcir, à connaître les situations les plus difficiles", tandis que pour son entraîneur, les "jeunes de banlieue" sont "des gens extrêmement motivés" car "ils savent d'où ils viennent". Face à de tels discours qui tendent à décrire la banlieue comme une sorte de purgatoire dont tous les habitants rêvent de s'enfuir au plus vite, face aussi à la description de "l'univers parfois fantomatique de la cité" que propose F. Marotto dans son reportage sur H. Chérifi, face surtout à la récurrence de l'expression "s'en sortir" et de sa variante "bien tourner", l'observateur est alors amené à poser la question : de quoi au juste les jeunes se sortent-ils ? Est-ce de leur situation difficile, du chômage, de la précarité... ou carrément de la banlieue elle-même ? On voit l'ambiguïté qui se cache derrière cette formule, même lorsqu'elle est employée par un journaliste qui, comme D. Le Glou, vit lui-même en banlieue : celle-ci est-elle décrite comme un lieu "à vivre" (et donc à valoriser, à réhabiliter), ou au contraire comme un lieu "à fuir" à la moindre occasion, dès lors que la vie, et ici le sport professionnel, en offrent la possibilité ? C'est le second terme de l'alternative qui est implicitement privilégié par la plupart des reportages diffusés dans *Stade2*, et plus encore par les commentaires de plateau. Quel que soit le souci des journalistes de saper les stéréotypes dévalorisants qui affligent la banlieue, celle-ci tend, dans l'émission sportive comme dans la plupart des reportages diffusés dans les journaux et les magazines télévisés, à être décrite comme un "mauvais lieu", un lieu de "relégation".

Conclusion

Les *cultural studies* rappellent depuis les années 1970 que les médias contribuent à fixer, pour les enjeux dont ils se saisissent, le cadre de référence hors duquel aucun débat n'est jugé envisageable et qui, loin d'être neutre, avantage toujours l'un des camps en présence. Avant même que l'on estime la valeur respective des arguments, le débat se joue toujours en effet sur la façon dont le problème est "formaté" au préalable, notamment dans les médias. Le choix que font les journalistes de certains mots et métaphores est de nature à façonner le "canevas" ou le "cadre" à partir duquel les faits et les discours qui parsèment l'actualité sont appréhendés par les individus... et donc à construire la réalité dans laquelle ils se meuvent et à orienter leur jugement, sans pourtant qu'il leur soit enjoint explicitement d'adopter quelque opinion que ce soit (cf. Derville, 1997).

Or, on en trouve ici une illustration particulièrement éloquente. Les discours diffusés dans les médias à propos des "jeunes de banlieue" se situent dans un cadre d'interprétation extrêmement rigide ou "pesant", à tel point qu'en dépit de leur position relativement marginale par rapport à leurs col-

lègues des services "info-géné", et malgré leur souci affiché de les "réhabiliter" ou de "rétablir l'équilibre", les journalistes de *Stade2* ne parviennent guère à prendre leurs distances par rapport au procès de stigmatisation subi par les "jeunes de banlieue". Ce faisant, et à leur corps défendant, ces journalistes contribuent peut-être plus à renforcer qu'à mettre en question cet "air culturel" (Glasgow Media Group) ou ce "bain idéologique" (Stuart Hall).

Il resterait encore à poser la question de l'impact éventuel des discours véhiculés par *Stade2* au sujet des "jeunes de banlieue". Depuis les années 70, de nombreuses études de réception ont montré que loin de "gober" les significations placées dans les messages auxquels il s'expose, le téléspectateur effectue un travail actif de construction du sens qui dépend des ressources culturelles et sociales propres aux "communautés d'interprétation" dont il fait partie¹⁸. Il est probable que beaucoup de téléspectateurs de *Stade2* ont construit leur propre interprétation des reportages analysés ici. Or, ce sont précisément ces interprétations (et non pas les reportages eux-mêmes, pas plus que les intentions des journalistes), qui ont pu servir de point de départ à d'éventuels effets (cf. Dayan, 1992, p. 150). Rien donc, à moins de mettre en place une étude de réception qui ne peut se faire que dans des conditions très subtiles, ne permet ici d'être affirmatif. Il reste que la question doit être posée : de même que les auditeurs "machos" ou racistes sont peu susceptibles de subvertir le sens d'un discours sexiste ou anti-arabe, les "*petits vieux qui lisent France-Soir*" (D. Le Glou), et qui ne savent de la banlieue pas grand-chose de plus que ce qu'on leur montre ou raconte dans les médias, ne peuvent-ils pas trouver une confirmation de leurs préjugés dans des reportages qui, prenant finalement assez peu de distance avec la vision médiatique mainstream, tendent à la décrire comme un lieu dont il faut absolument "se sortir" ? Nous tentons actuellement d'obtenir une réponse à cette question lors d'une enquête par *focus groups* auprès de téléspectateurs de *Stade2*. Tout au plus peut-on dire pour l'instant que la logique économique et technique de la télévision, qui pousse à réaliser des reportages courts et "punchy", et la pression de "l'air culturel" ambiant, rendent délicat voire improbable l'abandon par des journalistes sportifs de représentations stéréotypées par ailleurs très prégnantes. D'où un constat : quelle que soit la "bonne volonté" de ceux qui s'y attaquent (que celle-ci soit "réelle" ou seulement l'expression stratégique d'un "intérêt", si tant est que la distinction ait un sens), les stéréotypes ont la vie dure. D'où aussi un appel : il paraît temps de remettre en cause la posture par trop légitimiste de la science politique et de s'intéresser, plus qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, en France tout au moins, à "la politique ailleurs", et notamment aux implications politiques et idéologiques des programmes télévisés de divertissement.

18. Cf. pour introduire les études de réception, Dayan (1992), Derville (1997).

BIBLIOGRAPHIE

BACHMAN (Christian) et BASIER (Luc), 1989, *Mise en images d'une banlieue ordinaire*, Paris : Syros, 140 p.

BROMBERGER (Christian), 1995, *Le match de football*, Paris : Editions de la MSH, 406 p.

CHAMPAGNE (Patrick), 1993, "La vision médiatique", in BOURDIEU (Pierre) et al, *La misère du monde*, Paris : Le Seuil, pp. 61-79.

CHOBEAUX (François), 1995, "L'occasion ratée des «J-Sports»", in *Sport, relations sociales et action collective*, Talence : Éditions de la MSH d'Aquitaine, pp. 497-507.

DAYAN (Daniel), 1992, "Les mystères de la réception", in *Le Débat*, n° 71, pp. 146-162.

DERVILLE (Grégory), 1997, *Le pouvoir des médias. Mythes et réalités*, Presses Universitaires de Grenoble, 160 p.

GOFFMAN (Erving), 1975, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris : Minuit, 177 p.

GUTTMANN (Allen), 1995, "Les sportifs noirs et le rêve américain de mobilité sociale", in *Terrains*, n° 25, p. 25-36.

HALL (Stuart), 1994, "Codage / Décodage", in *Réseaux*, n° 68, p. 29-39.

De LATAULADE (Bénédicte), 1995, "Ville, image et dynamiques sociales", in : *Politiques de la ville*, n° 68-69, pp. 106-113.

PARISOT (Denis), 1992, "Entre mythes et réalités : un espace pour la recherche en sciences sociales", in *Sport et insertion sociale*, Paris : UNSLL, 235 p.

SANCHEZ-JANKOWSKI (Martin), 1994, "Les gangs et la presse", in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 101-103, pp. 101-117.

WACQUANT (Loïc), 1994, "Le gang comme prédateur collectif", in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 101-103, pp. 88-100.

WHITE (Robert), 1992, "Media Reception Theory : Emerging Perspectives", in *Communications et nouvelles technologies*, PPSH Rhône-Alpes, pp. 102-119.